

LE JOURNAL  
DE  
LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL  
HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

1875

PREMIER SEMESTRE



PARIS  
LIBRAIRIE HACHETTE & C<sup>ie</sup>

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND, W. C.

Droits de traduction et de reproduction réservés

propriété, on abattit une cinquantaine de gros arbres qui, divisés en tronçons de huit à dix aunes, furent appuyés côte à côte au mur de la falaise. Ils formèrent ainsi un toit incliné, à l'épreuve de la bombe, sur lequel l'avalanche de pierres rebondissait, et dont l'abri permettait aux travailleurs de pousser activement leur galerie. Contre le même péril il était plus difficile de protéger les braves qui devaient pénétrer de haut en bas dans l'écartement des blocs. Le transport de troncs d'arbres proprement dits au sommet d'un amas de débris désagrégés par des fissures si profondes fut reconnu impraticable. Tout ce qu'on put faire fut d'installer avec des perches une sorte de bouclier assez précaire, en dépit duquel les travailleurs furent fréquemment criblés de sable, de limon, et d'autres projectiles.

Aucun de ces vaillants hommes ne quitta la place, malgré le froid et la pluie. Des boissons réchauffantes et des vivres arrivèrent de Schandau, de Königstein, de Pizna. Le champ de travail avait pris l'aspect imposant d'un camp avant la bataille. Et quelle bataille ! Ce n'était pas un de ces combats qui mettent aux prises le fanatisme, la vanité nationale, les haines de peuples ou les caprices de princes ; non, c'était la fraternité humaine luttant pour la vie du prochain contre les forces inertes de la nature.

Quel combat est plus digne de la sueur et du sang des gens de cœur ?

Les parents des victimes étaient assis aux alentours, grelottant de froid et repliés sur eux-mêmes ; les petits se serraient en pleurant contre les grandes personnes qui, pas plus qu'eux, n'avaient de force.

Avec l'aube du jour arrivèrent de Schandau les vibrations des cloches matinales. On se mit à l'œuvre sur tous les points. Il s'agissait de fêter le dimanche par l'ardeur au travail, et des efforts haletants devaient être la prière la plus agréable à Dieu.

L'espoir qu'on avait eu d'arriver le plus rapidement au but par la galerie conduite le long de la falaise aboutit à une déception. L'éboulement était trop considérable, et en outre il manquait de consistance. En certains endroits il fallait le revêtir ; ce qui retardait le travail. Malgré tout, la galerie, poussée en avant par des braves qui ne redoutaient ni l'éboulement des masses de décombres, ni la chute perfide des quartiers de roche surplombants, ne laissa pas de s'enfoncer plus profondément d'heure en heure à travers la pierre.

En revanche la besogne avança d'une manière surprenante dans les fissures qui allaient de haut en bas entre les bancs de roche écroulés. Là cinq des plus vigoureux, des plus intrépides carriers s'acharnaient à descendre plus avant toujours dans un boyau tortueux, fréquemment rompu, obscur, étroit. Que leur importait que la pierre craquât autour d'eux, et menaçât à tous moments de leur faire, dans ses parois resserrées, un tombeau plus affreux encore que celui des premiers ensevelis ! Les débris

de moellons furent poussés dans des crevasses latérales ; les pierres de plus grande dimension détachées par l'outil furent passées de main en main jusqu'à l'extérieur. Pour faciliter les communications avec le dehors, on emprunta d'un propriétaire de bateau une pièce de toile à voile, et on la tendit dans le puits incliné, de sorte que les hommes purent s'y laisser dévaler sans entraîner de pierres roulantes avec eux. Des blocs dont la position était menaçante furent élançonnés, des angles qui faisaient obstacle, abattus ; néanmoins, en beaucoup de places le puits était si étroit qu'un homme pouvait à peine s'y introduire.

Les hardis compagnons qui travaillèrent près de cinquante heures sans relâche dans ces cavités, quand rien que d'y entrer exigeait déjà un grand courage, étaient le jeune Linke, Hardig de Postelwitz, Winkler, le plus brave et le meilleur de tous, et l'excellent maître carrier Richter, qui, se multipliant de la galerie au puits, du puits à la galerie, avait toujours avec cela un mot de consolation pour les pauvres femmes et les enfants.

A suivre. MAX MARX DE WEBER.

## LE GUICOWAR

ROI DE BARODA

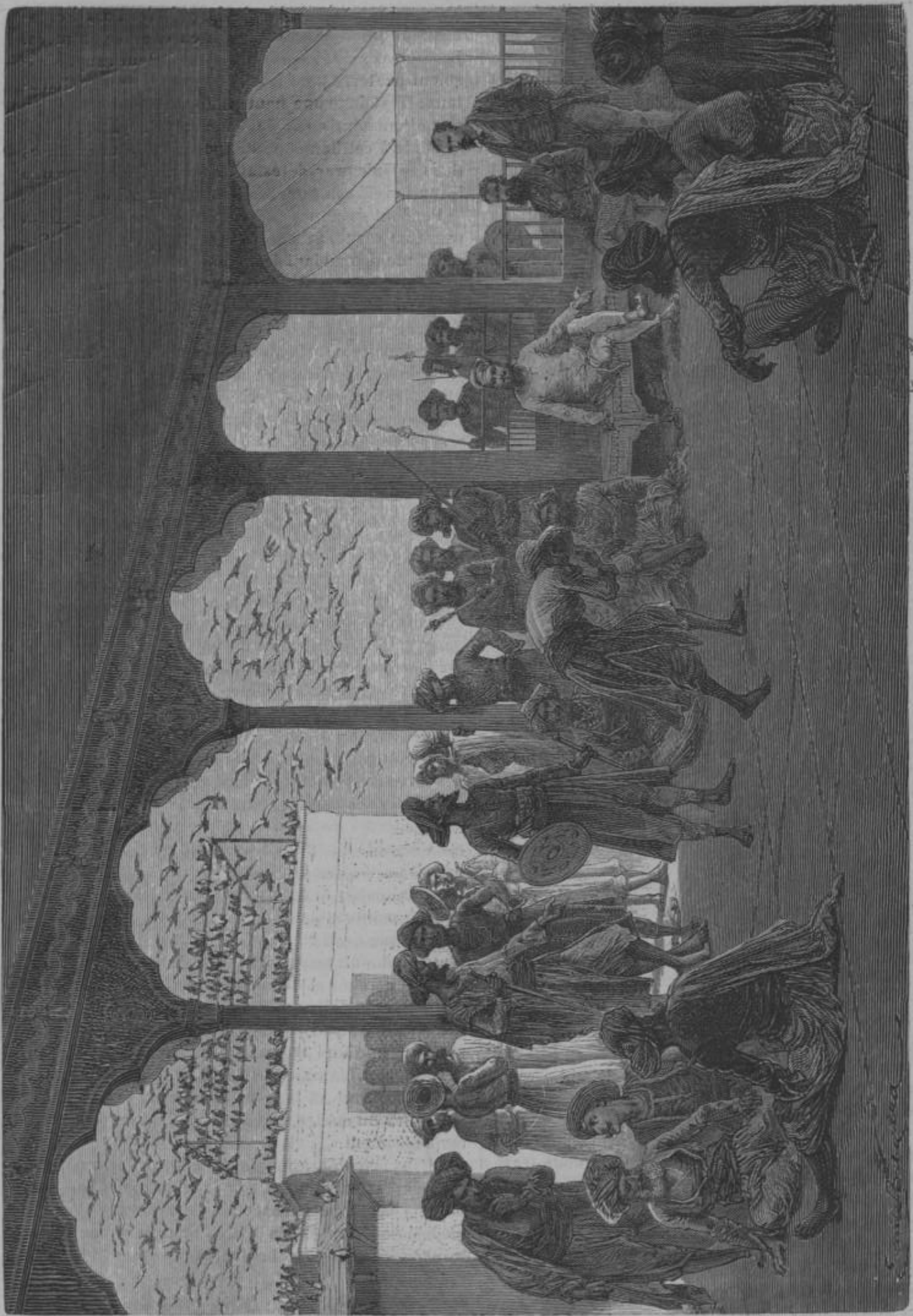
Depuis deux ou trois mois, l'on voit fréquemment apparaître dans les dépêches des journaux le nom d'un potentat qui était resté jusqu'ici bien certainement inconnu à la plupart de nos lecteurs : c'est le Guicowar.

Nous avons tous lu que le Guicowar ayant voulu empoisonner l'ambassadeur anglais à sa cour, a été fait prisonnier dans son palais par ordre des autorités britanniques, puis jugé par une cour composée de rois indiens et de grands dignitaires anglais, et enfin condamné à perdre la couronne.

Qu'est-ce donc que le Guicowar ?

Le Guicowar est l'un des plus puissants rajahs de l'Inde ; il est roi du Goujerate, l'une des plus riches contrées du globe, et sa capitale, Baroda, située à 450 kilomètres de Bombay, est une grande et belle cité.

Le mot Guicowar, qu'il faut prononcer *Garkouar* signifie en langue maharati *gardeur de bestiaux*. La dynastie actuelle de Baroda descend en effet d'un certain Pillaji, simple pâtre qui s'éleva, au VII<sup>e</sup> siècle, au rang de général en chef des armées maharates, et sut conquérir pour lui le beau royaume du Goujerate. Par une orgueilleuse modestie, les puissants rois de Baroda ont tenu à conserver le titre consacrant le souvenir de leur humble origine.



La cour du Guicowar, roi de Baroda, (P. 362, col. 4.)

La cour des Guicowars est la seule de l'Inde qui ait conservé jusqu'à nos jours les anciennes coutumes du moyen âge dans leur splendeur primitive. L'appauvrissement de leurs États a obligé la plupart des autres rajahs de dépouiller d'une grande partie de leur luxe ces magnifiques cérémonies, et chez quelques-uns l'influence anglaise a fait introduire des usages européens qui s'allient mal avec le goût du pays.

Aujourd'hui que le nom de ces potentats indiens est devenu populaire en Europe, peut-être nos lecteurs liront-ils avec intérêt un aperçu des mœurs et des fêtes de cette cour.

Lors de mon voyage d'exploration de l'Inde centrale, la première cour indienne que je visitai fut précisément celle de Baroda. J'y arrivai en juin 1865. Le monarque régnant était alors Khunderao Guicowar, frère aîné du présent roi Malharao, qui vient d'être condamné et détrôné par ses pairs. On m'avait donné des lettres de recommandation pour ce prince, qui jouissait dans l'Inde entière d'une réputation méritée d'affabilité, et je m'empressais dès mon arrivée de solliciter une entrevue.

Quelques jours après un chambellan venait nous inviter de la part du roi à nous rendre au palais; il monta avec nous en voiture, et une heure après nous descendions devant l'entrée principale, simple porron de quelques pieds de haut sur lequel se tiennent les grand'gardes écossaises. Les appartements décorés de tentures sont d'un ensemble assez riche, mais petits. Nous arrivons à l'immense terrasse supérieure, sur laquelle s'élèvent de tous côtés des kiosques et des pavillons, quelques-uns ayant jusqu'à quatre étages.

La surface que couvre le palais est telle que la terrasse forme un labyrinthe de cours et de corridors nécessitant un guide. Nous longeons une galerie dont le sol est littéralement couvert de souliers: c'est l'antichambre royale. L'étiquette orientale oblige tout visiteur à laisser ses chaussures à la porte avant d'arriver en présence du roi, de même que chez nous il est d'usage d'ôter le chapeau. Collection complète, depuis le soulier doré à la pointe d'un pied de long jusqu'à la microscopique pantoufle de soie. Un bon courtisan eût pu, en examinant ces souliers, nous indiquer le rang, la caste et l'âge de toutes les personnes en ce moment chez le roi. Notre titre d'Européen nous exempte de cette coutume, et nous entrons bottés dans la longue véranda où le rajah tient sa cour.

Un *tchoubdar*, huissier à bâton d'or, nous fraye un passage à travers la foule de solliciteurs, d'officiers et de courtisans; il annonce notre arrivée au prince par le *Maharaj ! Sâlam !* d'habitude. Le roi se lève, fait quelques pas vers nous, et le chambellan nous ayant présentés, nous serre à chacun la main et nous fait asseoir à côté de lui sur un large banc de bois élégamment sculpté qui lui sert de trône. Ce

banc est le seul meuble de la galerie, hors l'escaubeau de Bhao Sahib, général en chef des armées. Les autres personnes quel que soit leur rang, s'assoient par terre dans la posture habituelle aux Orientaux. C'est donc une haute marque de considération que d'être admis sur le banc royal. Quoique très-sensible à cet honneur, j'eusse préféré une chaise; mais le Guicowar, détestant les coussins comme une invention efféminée, les a bannis de la salle du Trône.

Pendant quelques heures nous causâmes: le roi passa en revue, avec intérêt, tous les États de l'Europe, me demandant leur importance, leur revenu, leur forme de gouvernement, leurs rapports entre eux. Il paraissait assez au courant des affaires de la France, de l'Angleterre et de la Russie, et l'accroissement du pouvoir moscovite dans l'Asie centrale le préoccupait beaucoup. Les autres nations lui étaient inconnues. Au moment de nous séparer, il me serra la main en m'exprimant le plaisir qu'il ressentait de ma visite, et je crus comprendre que ce n'était point là une simple phrase de circonstance. Il me fit promettre que je viendrai le voir tous les matins pendant mon séjour à Baroda, et comme je présentais quelques excuses, en m'appuyant sur le trajet considérable qui séparait ma demeure du palais, il m'annonça qu'il me faisait préparer une résidence dans un lieu plus rapproché.

Quelques jours après notre visite, le roi nous annonça que notre nouvelle demeure du Moutibaugh était préparée. Le Moutibaugh, ou *Jardin des Perles*, est un élégant palais d'été, à une petite distance des faubourg.

Une longue rangée d'édifices de construction hindoue occupe un côté du jardin qui est planté d'arbres fruitiers et de jolis bosquets; des statues, des jets d'eau, des kiosques, en font un endroit charmant, et un énorme pavillon au centre enferme un musée considérable de curiosités européennes.

Notre résidence était embellie par tout ce qui rend la vie agréable dans ces pays, la fraîcheur, l'ombre, un luxe confortable et une vue riante. Un nombreux domestique avait été mis à notre disposition, et notre table était entretenue aux frais du roi des mets les plus recherchés et des meilleurs vins d'Europe.

Une fois installé au Moutibaugh, je devins un des hôtes assidus du palais; tous les matins, je m'y rendais en voiture et je passais plusieurs heures avec le Guicowar. L'amitié que le roi avait pour moi allait en augmentant, et tous les courtisans, attentifs aux fantaisies du maître, me témoignaient le plus grand empressement.

Je fus bientôt ainsi initié à tous les mystères d'une cour indienne, et par la similitude des coutumes, la pompe barbare des cérémonies, la fréquence des fêtes et des joûtes, j'aurais pu me croire transporté aux plus brillantes époques de notre moyen âge.

A suivre.

LOUIS ROUSSELET.



ce jour là Walker tint bon, et Flashman fut trompé dans ses espérances.

Quelqu'un crie : « *præpostor!* » Chacun s'enfuit au plus vite dans son dortoir. Tom est laissé enfin à ses réflexions sur sa première journée d'école.

A suivre.

Imité de l'anglais par J. LEVOISIN.



## LE GUICOWAR<sup>1</sup>

ROI DE BARODA

C'est surtout à l'occasion des grandes fêtes religieuses que les Guicowars aiment à étaler devant le peuple la luxueuse splendeur de leur cour. Ils parcourent alors la ville entourés d'une pompe qui laisse sans doute bien loin derrière elle la magnificence supposée de notre moyen âge.

Quelque temps après mon arrivée à Baroda, j'assistai à une de ces processions ou *sowari*, du haut d'une estrade que le roi avait fait dresser pour mes compagnons et moi.

Dès que le cortège, qui arrivait de l'autre extrémité de la ville, fut signalé, les soldats du guet firent débarrasser la voie et le plus profond silence régna parmi le peuple.

D'abord vinrent les troupes du rajah, commandées par des officiers européens, puis les corps arabes, les escadrons de cavalerie maharate, les *purdassis*, l'artillerie de campagne, les mousquetaires, les halbardiers, les canonniers à dromadaire, enfin, dit-on, douze mille hommes de l'armée guicowarienne : le défilé dura plus d'une heure. Derrière s'avancait le porte-étendard royal : assis sur un superbe éléphant peint et couvert de housses brodées, il portait un drapeau en drap d'or de plus de 12 mètres de haut. Autour de lui les cavaliers d'élite, chargés dans les combats de la défense de l'étendard. Armés de longues lances et de larges *tarwars* (sabres recourbés), les mains couvertes de gantelets d'acier, ils sont vêtus avec une richesse inouïe : leur justaucorps de velours cramoisi, leur culotte collante et leurs souliers pointus, font le plus parfait costume de che-

valier qu'il soit possible d'imaginer. Les uns portent un petit morion d'acier tenu par le turban, et une cotte de mailles sarrasine; d'autres ont d'épaisses cuirasses en peau de buffle richement brodées. Les pointes de leurs lances sont argentées, et leurs boucliers, en peau transparente de rhinocéros, ornés de bosses en or. Après eux vient un immense orchestre de tambours de toutes formes et de toutes grandeurs, depuis l'immense paire de grosses caisses, portées par les éléphants ou les chameaux, jusqu'au petit tam-tam; ils sont plus beaux à voir qu'agréables à entendre. Suivent les nobles et barons du royaume; chacun d'eux, couvert d'or et de pierreries, monte un magnifique cheval dont la robe se distingue à peine sous les harnais et les brides plaqués d'argent et la riche housse brodée. Ils passent fièrement, lance au poing, faisant cabrer leurs coursiers à la manière hindoue; autour d'eux se pressent leurs serviteurs, portant leurs bannières, et les hérauts qui s'égosillent à proclamer la gloire et la magnificence de leurs maîtres. Ce froissement de riches étoffes, ce cliquetis d'épées et de bijoux, ces beaux jeunes gens sur leurs chevaux bondissants, toutes ces plumes, ces lances, ces banderoles, forment un cortège étincelant auprès duquel pâlissent nos plus grandes cérémonies.

La noblesse est suivie par les hauts fonctionnaires du royaume, les ministres, les gouverneurs de provinces, les grands-prêtres et les principaux courtisans. Chacun de ces personnages est monté sur un bel éléphant dont l'immense couverture à franges d'or traîne jusqu'à terre. Quatre-vingts éléphants, appréciant la richesse de leurs ornements, défilent ainsi d'un air grave et majestueux; la plupart ont la trompe et le front peints de dessins fantastiques et portent sur la tête de hautes aigrettes de plumes blanches. Chaque dignitaire est assis, les jambes croisées, dans un riche *haodah* (siège de gala) d'argent, et au-dessus de lui s'étale un splendide parasol, dont le degré de richesse indique le rang occupé à la cour. Cette partie de la procession est réellement féerique. Avec quel goût cette cérémonie avait été ordonnée! comme tous ces soldats, ces cavaliers, ces éléphants, avaient été habilement groupés pour frapper l'esprit de la multitude! comme l'attention avait été adroitement entretenue par cette magnificence progressive jusqu'au roi, le héros du *sowari*!

Le voilà qui s'avance, précédé de sa famille, de ses filles et de ses fils montant de superbes éléphants. Celui sur lequel siège le roi est un animal gigantesque. L'*haodah* en or massif, présent de la reine d'Angleterre, est tout étincelant de pierreries. Le Guicowar y est assis sur des coussins brodés; il porte une riche tunique en velours rouge sur laquelle se détachent une profusion de magnifiques bijoux; son turban porte une aigrette en diamants, où étincelle la fameuse *Etoile du Sud*. Derrière lui se tient le premier ministre, dont le costume égale celui de son maître en richesse. Sur chaque côté de l'élé-

1. Suite. — Voy. page 360.

phant, quatre hommes sont debout sur des marches; l'un d'eux porte le houkah donné au prince par le vice-roi de l'Inde, et les autres agitent des éventails de plumes de paon. Parmi eux se trouve aussi le héraut du roi, qui, de minute en minute, déploie un large drapeau d'or en s'écriant : « Voici le roi des rois, Khunderao Guicowar, dont l'armée est invincible et le courage indomptable. » La foule se prosterne jusqu'à ce que l'éléphant soit passé. L'animal, entièrement caché sous ses ornements, semble une montagne d'or étincelante de diamants; des hommes l'entourent en brûlant des parfums dont la fumée bleuâtre donne à la scène quelque chose de mystique.

Bientôt nous entendîmes tonner les canons, annonçant le moment de la bénédiction solennelle; puis le cortège repassa dans le même ordre.

Les luttes d'athlètes ou d'animaux étaient de tous les divertissements ceux que mon ami le Guicowar préférait; il y dépensait des sommes énormes. D'un caractère ardent et sanguinaire, il aimait avec passion ces jeux palpitants et cruels dans lesquels la vie des hommes était toujours en danger. Il organisait lui-même ces fêtes avec une générosité qui allait jusqu'à l'extravagance. Ses parcs renfermaient un grand nombre d'éléphants, employés spécialement pour les combats, et une semaine se passait rarement sans un de ces spectacles. Nous avons déjà donné à nos lecteurs dans le tome IV page 202 un aperçu de ces curieux combats.

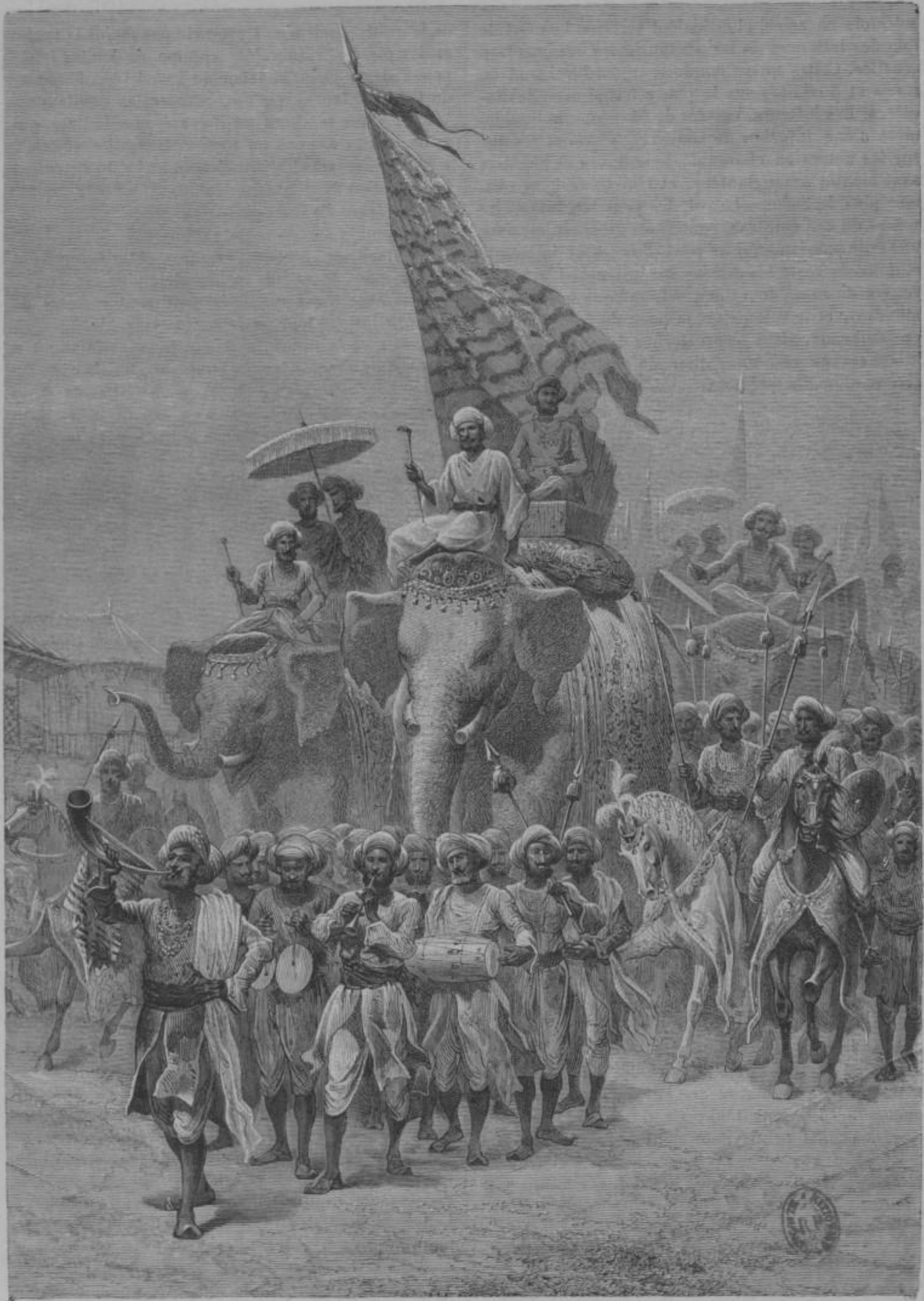
Un autre genre de combat, quoique moins beau et moins grandiose, ne manque pourtant pas d'originalité : c'est celui des rhinocéros. On a enchaîné à des extrémités opposées de l'arène les deux animaux qui doivent combattre. L'un d'eux est peint en noir et l'autre en rouge, afin qu'on puisse toujours les reconnaître. A un signal, les deux vilains animaux sont mis en liberté et parcourent la place d'un trot disgracieux et en poussant des rugissements. Leur vue paraît être très-mauvaise, car ils se croisent plusieurs fois sans s'arrêter; enfin ils se rencontrent et s'attaquent avec rage. Corne contre corne, ils font des séries de tierces, de quarts, de feintes, absolument comme avec une épée, jusqu'à ce que l'un d'eux réussisse à passer sa corne sous la tête de son ennemi. C'est du reste là leur seul point vulnérable; aussi celui qui se trouve dans cette mauvaise position tourne-t-il subitement la tête de manière que la pointe repose sur l'os de sa mâchoire au lieu de lui traverser la gorge. Ils restent ainsi immobiles quelques minutes, puis se séparent, et l'un d'eux prend la fuite. Pendant une heure, ils combattent à plusieurs reprises avec une fureur croissante; leurs cornes se heurtent avec bruit, leurs énormes lèvres sont couvertes d'écume et leur front est ensanglanté. Des valets les entourent et leur jettent des baquets d'eau pour les rafraîchir et leur permettre de soutenir la lutte. Le Guicowar ordonne enfin de faire cesser le combat; une fusée les sépare, puis ils sont attachés, lavés et emmenés.

Dans les combats d'animaux, les buffles aussi montrent une fureur terrible. Leurs cornes énormes sont une arme que redoute le tigre lui-même, et leur agilité les rend bien plus dangereux que l'éléphant. Mais la plus bizarre de toutes les luttes est celle que je vis une fois dans l'arène de Baroda entre un âne et une hyène, et qui le croirait! c'est à l'âne que resta la victoire. La vue de l'hyène l'avait rendu tellement furieux, qu'il l'attaqua aussitôt et l'eut promptement mise hors de combat par ses ruades et ses coups de dents. Couvert de guirlandes et de fleurs, il fut emmené au milieu des bravos de la foule.

La passion du Guicowar ne se bornait pas à faire combattre tous les animaux que l'on peut dresser pour ces sortes de jeux, il entretenait encore à sa cour une véritable armée d'athlètes, célébrés dans l'Inde entière. Il se glorifiait du reste d'être lui-même un *pehlwhan* ou lutteur et se livrait journellement à ces exercices. Chaque matin, après avoir fait ses ablutions, il se rendait sur la terrasse du palais et luttait avec un de ses *pehlwhans*. Amateur consommé, il était très-jaloux de son talent, et aurait été certainement furieux si le lutteur avait laissé voir la moindre condescendance dans le jeu; celui-ci était donc obligé de se battre franchement avec le roi et cependant de finir en bon courtisan par lui laisser la victoire. Ces lutteurs sont recrutés dans toutes les provinces de l'Inde, mais ils viennent principalement du Pendjab et du pays de Travancore. Élevés dès leur enfance dans cette profession, ils atteignent un développement de muscles extraordinaire. Leur nourriture, leur mode de vie et leur habitation sont réglés par le roi lui-même, qui les soigne un peu comme ses buffles et ses éléphants de combat.

Les premières luttes devaient avoir lieu le 19 juillet et nous nous rendîmes à l'arène pour y assister. Le roi et ses courtisans étaient déjà arrivés et s'étaient rangés sur des chaises autour d'une arène couverte de sable. On n'attendait plus que nous, et à peine fûmes-nous assis, que deux hommes presque nus, taillés en hercules, vinrent saluer le roi. S'étant placés au centre du cercle, ils se donnèrent une accolade fraternelle et s'enlacèrent. La règle de la lutte est que l'un des combattants renverse son adversaire sur le dos ou bien l'oblige à se déclarer vaincu. Quand l'un d'eux tient l'autre accroupi sous lui et ne peut réussir cependant à le renverser, il lui tord le poignet et essaye de le lui rompre; celui-ci demande alors grâce; mais l'ardeur qu'ils apportent à ces jeux est telle, que souvent ils préfèrent supporter la douleur que de s'avouer vaincus, et il faut interrompre la lutte sans résultat.

Un spectacle bien plus terrible, et qui ne se voit plus aujourd'hui qu'à Baroda, est le *nucki ka kousti* (lutte à coups de griffes). Là les combattants, entièrement nus, parés de couronnes et de guirlandes, se déchirent avec des griffes. Ces armes étaient



L'étendard royal dans le grand sowari du roi de Baroda. (P. 375, col. 1.)

autrefois en acier, et rendaient certaine la mort de l'un des lutteurs; on les a supprimées comme trop cruelles. Celles qu'on emploie aujourd'hui sont en corne et attachées sur le poing fermé avec des lanières. Les lutteurs, enivrés de *bàng* (opium liquide, mêlé d'une infusion de chanvre), se ruent les uns sur les autres en chantant; leur figure et leur tête sont bientôt ensanglantées, et leur frénésie ne connaît plus de bornes. Le roi, les yeux hagards et les veines du cou gonflées, contemple ce spectacle avec une telle passion qu'il ne peut plus rester immobile et imite du geste les actions des lutteurs. L'arène se couvre de sang, le vaincu est emmené quelquefois mourant; et le vainqueur, la peau du front pendant en lambeaux, vient se prosterner devant le roi, qui lui passe au cou un collier de perles fines et le couvre d'habits précieux.

*A suivre.*

LOUIS ROUSSELET.



## L'ÉCROULEMENT DU ROCHER<sup>1</sup>

Déjà, après vingt heures de tension, les forces et le courage des travailleurs vont faiblir; leurs bras frappent plus mollement, leur tâche les écrase; — soudain, une vapeur bleuâtre jaillit et monte entre les fissures du puits. C'est de la fumée qui vient de l'intérieur des décombres; ils n'ont donc pas tous succombé là-dessous! Ils ont du feu! Ils vivent! — Devant cette certitude toute fatigue s'envole, et les mains brûlantes se trouvent rafraîchies.

Dans l'après-midi du dimanche, le puits est poussé jusqu'à la profondeur de quatre-vingts pieds. Les quatre infatigables se passent la bouteille dans une courte pause, quand un bruit, tic, tic, tic, leur arrive du sol. — Ce sont des coups de marteaux. On travaille là-dessous!!

Revenons dans la grotte, où la nuit s'écoula dans un silence de mort. Songer ou bien veiller était chose indifférente. La veille n'étant elle-même qu'un mauvais rêve.

Mais voici le dimanche matin. La montre marque l'heure d'aller à l'église. Les cloches doivent se mettre en branle. Est-ce que jamais on les entendra encore? — Le vieux Linke s'écrie: « Enfants, voilà que nos amis prient pour nous à l'église; il faut prier avec eux. » — Et dans ce noir tombeau de pierre des voix tremblantes et rauques entonnent le psaume;

Ordonnez vos voies, ô Seigneur!

Ces chants semblent étouffés sous la voûte basse

1. Suite et fin. — Voy. page 357.

de la grotte, mais n'en traversent pas moins la roche et les pierres amoncelées comme de hautes tours pour s'élever jusqu'au trône du grand Dieu d'amour, du Dieu qui fait surgir ou s'abîmer les montagnes.

Et à peine le chant a-t-il cessé, que Petters, qui avait le dos appuyé au rocher, tressaille et crie: « Silence, enfants! Silence! Écoutez! » On entendait heurter dans la montagne, comme si un petit gnome était en train d'y creuser.

Le premier son du monde extérieur!

Dieu soit loué! voilà l'espoir. — Et ils reprirent leur hymne; leurs voix étaient déjà plus sonores.

Mais avec l'espérance, le sentiment complet de leurs privations leur revient. On essaye de faire un petit feu, et la fumée, qui s'insinue assidûment à travers les fentes va là-haut attester la vie. On chauffe du café; tout d'abord on en fait avaler à un jeune garçon, à demi mort d'épouvante, de chagrin et de froid, qui est couché sur la paille dans un coin; puis les hommes s'humectent les lèvres et mangent une bouchée de pain. Par moments chacun retient son souffle pour écouter le léger bruit de pierre rongée qui leur arrive sans cesse comme un chuchotement.

Quel combat se livrent alors l'espérance et l'anxiété! « Pourrons-nous tenir jusqu'à ce qu'ils viennent à nous? Ont-ils pris la bonne direction? Dieu les conduira! » — Et il les conduit en effet.

D'heure en heure le bruit devint plus distinct. Tantôt ils résonnent sourdement, quand les outils taillent dans l'éboulis; tantôt c'est un son clair lorsqu'ils entament des bancs solides. L'oreille au sol, aux parois, au plafond de la grotte, nos hommes écoutent, ravis, la céleste musique de ce travail qui fit tant de fois leur peine et leur tourment. Les sons étaient d'abord diffus; mais maintenant on distingue leur direction avec une certitude toujours croissante. On cherche, par de grands coups de marteaux contre la paroi du rocher, à envoyer là-haut un signal. Et voilà que du côté de l'est aussi un bruit de pierre émietlée arrive: on commence à entendre le travail de la galerie. L'espoir augmente, et la mortelle angoisse fait déjà place à une impatience, une surexcitation fiévreuse, dévorante.

Quand vient le service religieux du soir, l'attention donnée aux indices de délivrance se mêle à l'élévation des cœurs vers le Sauveur céleste. Puis, bercés par l'espoir, l'oreille caressée par le retentissement du travail des gnomes libérateurs, les malheureux goûtent quelques heures d'un sommeil agité.

Ce dimanche-là, au loin, au large, le val de l'Elbe avait observé le silence. Point de musique, point de bal dans les petites villes d'alentour, où d'ordinaire la vie est si joyeuse. Qui aurait pu se divertir pendant que des frères souffraient les angoisses de la mort?

Par contre, une grande affluence de monde était venue apporter des rafraîchissements aux courageux travailleurs, et entourait en silence l'énorme entas-